

SCIENCE ET CULTURE

CAHIER **F**

PRIX DU QUÉBEC LE DEVOIR



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Hier dans la foule, aujourd'hui sur l'avant-scène

Ils et elles sont onze à vouloir le Québec meilleur

Il est celui par qui le sida n'est plus le fléau qu'il était mais est, comme il le dit, «à présent dans les pays du Nord, une maladie chronique». Il a pour nom Mark Wainberg et, mardi dernier, il était l'une des onze personnalités reçues par l'Assemblée nationale au moment de la remise des Prix du Québec. Une fois l'an, le Québec honore celles et ceux qui ont permis à cette société d'être, ou de demeurer, un lieu de qualité.

NORMAND THÉRIAULT

Mark Wainberg a reçu ce 9 novembre le prix Wilder-Penfield, qui consacre une carrière en recherche biomédicale, et il avait toujours le triomphe modeste. Lui qui a mis au point ce médicament miracle qu'est le 3TC déclare d'ailleurs que tout le crédit devrait revenir à Bernard Belleau: «C'est ce chimiste qui a fait la synthèse du 3TC» et, pour sa part, «je possédais les capacités de vérifier en laboratoire que cette molécule avait bien une activité antivirale».

Si tous n'ont pas le triomphe humble, combien en retour reçoivent enfin une reconnaissance pour une carrière souvent menée dans l'ombre: qui était là en effet quand Bill Vazan, prix Paul-Émile-Borduas, traçait une *line* un soir dans les locaux de l'ancienne école du Musée des beaux-arts de Montréal? Et combien, à l'extérieur du milieu spécialisé du cinéma, savaient qu'on devait à Werner Nold, récipiendaire du prix Albert-Tessier, l'assemblage de *La Vie heureuse de Léopold Z.* ou d'un autre *Temps d'une chasse*?

Et qui se doute, lorsqu'il prend quelque transport en commun, que son parcours est facilité par l'élaboration d'un logiciel conçu et mis en application par Michael Florian, dont l'apport à la

vie urbaine et au monde des affaires lui a permis de mériter le prix Lionel-Boulet consacré à la recherche et au développement en milieu industriel? Et ainsi de suite, jusqu'au moment où Louis Fortier reçoit le prix Armand-Frappier, car son travail de recherche sur l'Arctique canadien a mené à l'ArticNet, qui regroupe 145 chercheurs issus de huit universités, sans compter les autres membres qui proviennent de huit ministères canadiens: les conséquences du réchauffement climatique, ils les voient et nous en indiquent les résultats qui en découlent.

Faire et refaire

En retour, d'autres ont profité des devants de scène. Lise Bissonnette a longtemps été tête d'affiche de ce journal, avant de le quitter pour gérer la planification et l'érection de cette Grande Bibliothèque nationale, dont le succès ne se dément pas. Pas mal pour cette jeune fille devenue plus tard auteure de romans et de nouvelles, dont le Rouyn de son enfance «était coupé de tout» et qui reçoit, pour son apport au maintien de la qualité de la langue française, le prix Georges-Émile-Lapalme.

Quant à Marie Chouinard, elle est partout pour qui fréquente le monde de la danse. Le Ballet national du Canada n'avait-il point inscrit son œuvre *24 Préludes de Chopin* pour la représentation du 15 octobre dernier à la salle Wilfrid-Pelletier? Et pourtant, celle qui reçoit le prix Denise-Pelletier en arts d'interprétation n'a pas de cesse: «Je veux faire encore beaucoup plus de pièces!»

Et on pourrait entendre ces mêmes mots dans la bouche du récipiendaire du prix Gérard-Morisset car, septuagénaire, tous les jours se rend au travail François-Marc Gagnon, lui qui est apparu dans le paysage de l'histoire de l'art surtout en inscrivant un monumental *Paul-Émile Borduas* et qui se dit aujourd'hui, lui fils de critique d'art et père d'une historienne de la même discipline, qu'il faudrait voir du côté de la psychanalyse pour comprendre ce qui se passe chez les praticiens de l'activité artistique. Et toujours, «j'aime



SOURCE PRIX DU QUÉBEC

La médaille des Prix du Québec est une réalisation de Pierre-Yves Paquette.

enseigner», ajoutera-t-il.

Pourtant, ce n'est pas la psychanalyse seule qui expliquera que Nancy Adler est aussi devenue une artiste «professionnelle» et non la simple analyste des systèmes de ressources humaines qu'elle aurait dû de métier être. La récipiendaire du prix Léon-Gérin, réservée aux praticiens des sciences humaines, demande ainsi aux tout-puissants gens d'affaires d'adopter une nouvelle attitude: cette communauté doit «changer sa manière de concevoir le leadership. Et les arts sont un moyen d'y arriver.»

Percevoir

Que l'art soit utile, une n'en saurait douter: c'est Suzanne Lebeau, qui reçoit le prix Athanase-David. Elle était comédienne et l'est toujours, mais c'est son travail d'écriture qui l'a surtout fait remarquer, elle qui a voulu que le théâtre pour enfants aille plus loin que le menaient la recherche du simple divertissement ou la démarche pédagogique. «Dès le départ, j'ai souhaité

établir un lien entre les enfants et l'art. Trouver une façon de me brancher sur leur soif de connaître et d'apprendre, pour partager aussi; parce que les enfants se posent les mêmes vraies questions importantes que nous nous posons toute notre vie durant. Eux aussi s'interrogent sur la vie, la mort, l'amour, l'injustice...», dira celle dont *Une lune entre deux maisons* a été joué presque 700 fois et qui en retour ne cesse d'accumuler, ici et en Europe, voire au Mexique, prix, récompenses et inscriptions aux ordres les plus divers.

Elle vole donc à une vitesse qui rejoint presque celle qu'analyse un André Dieter Bandrauk qui a, comme si c'était possible, l'œil collé sur des molécules en déplacement. Et s'il est récipiendaire du prix Marie-Victorin réservé aux sciences de la Terre et au génie, ce n'est pas par manque d'ambition: «L'impulsion attoseconde va nous permettre de voir ce que fait l'électron, et peut-être qu'on va examiner, explorer, la possibilité de contrôler l'électron, de lui dire ce qu'il faut faire.» Rien de moins.

Dire

Prix du Québec, ils et elles sont donc. Et cela ne veut pas dire qu'ils et elles limitent leur prise de position à leur seul secteur. Si l'une écrit ou danse, un autre tient des propos qui débordent de son laboratoire. Ainsi, Mark Wainberg ne peut conclure une entrevue sans ajouter: «Je ne comprends pas pourquoi nous devons continuer d'avoir un système d'éducation en anglais au Québec. Pour ma part, je favorise un seul système pour tous, le français devrait être la langue commune de tout le monde qui habite ici.»

On peut donc devenir spécialiste internationalement reconnu dans un secteur sans que cela fasse pour autant oublier qu'on est d'abord citoyen du monde et aussi intervenant dans les débats qui animent une collectivité locale. Les Prix du Québec, après avoir beaucoup fait, ont souvent beaucoup à dire...

Le Devoir

PRIX DU QUÉBEC

Prix Paul-Émile-Borduas

Bill Vazan inscrit l'art conceptuel au panthéon québécois

Reconnu pour ses œuvres éphémères en milieu urbain et ses interventions de *land art*, Bill Vazan a bâti sa renommée dans les années 1970. Avec lui, l'art conceptuel a enfin son enseigne parmi les prix Borduas.

JÉRÔME DELGADO

Natif de Toronto, Bill Vazan est arrivé à Montréal en 1957, soit dix ans avant qu'Expo 67 n'attire le monde. Il avait 24 ans et allait devenir un des plus féroces apôtres de l'art conceptuel au pays. Dès 1969 avec l'exposition de son *Plan spatial* toronto au Musée des beaux-arts, puis, surtout, avec *Canada Line* (1970) et *World Line* (1971), il inscrit sa pratique, au moyen de ruban adhésif étalé au sol et sur les murs de galeries, à l'intérieur d'un réseau planétaire. Depuis, il n'a jamais arrêté. Ni de créer, ni de se frotter au monde.

Ce n'est pourtant qu'à la faveur d'une récente exposition, qui ressuscitait ses meilleurs projets conceptuels des années 1970 (*Walking into the Vanishing Point*, centre Vox, 2007), que Bill Vazan est redevenu la figure qu'il était. Et qu'il se mérite, cette année, le plus prestigieux des honneurs pour un artiste québécois.

Il ne l'a pas volé, le Borduas. Il n'est peut-être pas le plus préoccupé par les questions identitaires, lui, l'anglophone capable de manier le français pour enseigner à l'UQAM qui se qualifie de «*Québécois parachuté*». Mais il est un de nos plus illustres représentants à l'étranger. Et de nos plus visionnaires. Son *World Line*, qui consistait en une ligne virtuelle disposée simultanément en 18 pays, c'était Internet avant la lettre.

«*Figure fondatrice de l'art conceptuel, du land art et du montage photographique au Québec, Bill Vazan a introduit des manières différentes de faire et de réfléchir l'art, elles-mêmes traversées par la pensée de Marcel Duchamp ainsi que par les questions esthétiques qui animaient la scène artistique internationale au milieu des années 1960.*» C'est en ces mots que Marie-Josée Jean, directrice de Vox, a entamé la lettre adressée au jury du Borduas où elle défendait la candidature de Vazan.

Pour les uns, Bill Vazan est cet incontournable de l'art conceptuel. Celui qui a frayé avec Sol LeWitt, établi une correspondance avec Ian Wallace et été un des fondateurs de Véhicule Art, premier centre d'artistes autogéré. Pour les autres, il est d'abord un des rares Québécois à faire du *land art*, sinon le seul. Celui qui a investi plus d'un territoire avec ses pierres monumentales, autant à l'étranger qu'ici, œuvres souvent visibles à vol d'oiseau et appréciées par un grand nombre. Mais pas par un certain Jean Drapeau: Bill Vazan était de *Corridorart*, l'expo démantelée par le fantasmaire maire à la veille des Jeux olympiques de 1976.

Photographe

Vazan est aussi considéré comme un des premiers au Québec à avoir pratiqué le photomontage, où il décortique, morcelle et recompose un paysage en une multitude d'images. Le Musée national des beaux-arts du Québec avait salué cette manière de faire en 2001 par l'exposition *Ombres cosmologiques*, qui a ensuite circulé au Canada pendant quatre ans. La manifestation, qui regroupait des pièces récentes tirées des îles Mingan, des chutes Montmorency et des pyramides d'Égypte, aura été le dernier grand déploiement de son art. Jusqu'à *Walking into the Vanishing Point*, de Vox, et son prestigieux catalogue.

La photographie est le point commun de cette disparité. Pour ces projets conceptuels, autant que les œuvres de *land art* — dans les deux cas, des interventions souvent très éphémères — les images ont un double rôle, comme objet matériel et comme témoignage visuel. Les meilleurs exemples, sans doute, concernent les itinéraires urbains que Vazan parcourt à pied, en métro ou en autobus. *Walking into the Vanishing Point*, l'œuvre qui a inspiré le titre de l'expo de 2007, consistait à prendre en photo chaque coin du boulevard Saint-Laurent. Soixante prises, du sud au nord.



RÉMY BOILY

«*Figure fondatrice de l'art conceptuel, du land art et du montage photographique au Québec, Bill Vazan a introduit des manières différentes de faire et de réfléchir l'art.*»

Conceptuel, artiste du *land art* et auteur de photomontages. Il y aurait donc trois Bill Vazan dans le Borduas 2010. «*Cinq*, rétorque le principal intéressé. Il y a aussi le peintre et le graveur sur pierre.»

Vrai: Vazan, lorsqu'il se met pour de bon à la création artistique au milieu des années 1960, fait dans la peinture. Il a même sa période *hard edge*, propre à l'époque, d'où naissent des tableaux aux motifs géométriques et aux illusions optiques. Récemment, pour ses interventions extérieures, il imprime sur des roches des signes proches du hiéroglyphe. C'est sa touche plus ésotérique, en contact avec les civilisations anciennes.

Plusieurs de ces pierres occupent une grande part de son atelier, comme en attente qu'on leur trouve un site. Il faut les enjamber pour atteindre la seule chaise. C'est dans ce capharnaüm qu'il nous accueille, petite caméra numérique au cou. Bill Vazan, qui soufflera ses 77 bougies au cours du mois, demeure actif. Et si ce désordre reflète sa vivacité, l'homme ne manque pas d'idées.

La *Main*, par exemple, l'obsède encore. Il aimerait la parcourir à nouveau d'une rive à l'autre, à pied, cette fois du nord au sud. «*Je ferais quelque chose en couleur. Je partirai d'en haut [la rivière des Prairies] et reviendrai sur mes pas pour voir à quoi elle ressemble quarante ans après [Walking into the Vanishing Point].*»

L'expo de Vox, admet-il, a certes rafraîchi sa signature conceptuelle. Lui ne l'a jamais repoussée. Depuis 2008, il s'est d'ailleurs remis à photographier les mètres du monde, New York, Paris, Londres, Rome, près de quarante ans après avoir fait ceux de Montréal et de Toronto. «*En 1969, j'avais en tête de fixer le temps et le lieu, en prenant des photos où l'on voyait l'heure et le nom de chaque station. Mais, aujourd'hui, il n'y a plus d'horloge*, a-t-il constaté. *Je suis animé par d'autres sensations. Elles concernent mes déplacements d'un lieu à un autre. Je photographie mes mouvements, les wagons sur le quai, les escaliers, d'en bas, d'en haut, l'entrée extérieure d'une station, etc.*»

Bill Vazan continue à parcourir le monde. Au volant de sa voiture, en digne héritier de cette époque où prendre la route était synonyme des plus grandes libertés. Mais aussi en avion, happé par les sites archéologiques du globe. Ce printemps, il était en Tunisie, d'où il a rapporté des photographies de lieux investis de ces rubans qui, jadis, ont fait sa renommée.

Collaborateur du Devoir

Prix Lionel-Boulet

Michael Florian planifie vos déplacements

Michael Florian, professeur émérite au Département d'informatique et de recherche opérationnelle à l'Université de Montréal (UdeM) et président de l'entreprise INRO, recevra mardi le prix Lionel-Boulet. Il est celui pour qui le temps est compté.

MARTINE LETARTE

Son nom n'est peut-être pas le plus connu de la liste des gagnants des Prix du Québec, mais ses travaux touchent tous les Canadiens, en plus de milliards d'autres personnes dans le monde. Michael Florian travaille depuis plus de 40 ans sur des modèles mathématiques appliqués à la planification des transports.

Avec ses collaborateurs, M. Florian a développé les logiciels EMME, pour le transport des personnes, et STAN, pour le transport des marchandises. Ils sont aujourd'hui utilisés par plus de 2500 organismes de 85 pays dans le monde, que ce soit en Europe, en Asie, en Afrique, en Australasie ou dans les Amériques. EMME est aussi utilisé entre autres par le ministère des Transports du Québec, depuis 1983, et par la Ville de Montréal.

Si ses réalisations sont importantes, Michael Florian n'avait pourtant pas de véritable plan de carrière. Né à Bucarest en 1939, il a obtenu un baccalauréat en génie mécanique à l'Université McGill, puis une maîtrise et un doctorat en recherche opérationnelle à l'Université Columbia, à New York.

Il travailla pour les chemins de fer et dans l'industrie des pâtes et papiers, en logistique du transport, avant de devenir professeur à l'UdeM, en 1969. Trois ans plus tard, le ministère des Transports du Canada a mis sur pied un programme pour établir des centres de recherche sur le transport dans les grandes universités canadiennes. «*Le recteur cherchait quelqu'un pour mettre ce centre en place et il a pensé à moi, puisque j'avais une formation théorique et pratique et parce que j'avais travaillé dans le domaine du transport*», se souvient M. Florian.

Cette initiative a finalement pris la forme du Centre de recherche sur les transports (CRT) de l'UdeM, maintenant fusionné avec d'autres groupes de recherches québécoises pour former le Centre interuniversitaire de recherche sur les réseaux d'entreprises, la logistique et le transport (CIRRELT). «*J'ai commencé avec une secrétaire et deux bureaux vides*», raconte M. Florian. Aujourd'hui, le CIRRELT est dirigé par un ancien étudiant du professeur et compte plus de 60 membres et plus d'une centaine d'étudiants des cycles supérieurs et de stagiaires postdoctoraux.



RÉMY BOILY

Michael Florian travaille depuis plus de 40 ans sur des modèles mathématiques appliqués à la planification des transports.

Des impacts multiples

Les logiciels mis au point par l'équipe de Michael Florian peuvent entre autres être utilisés pour évaluer les impacts à court terme de l'ajout d'une voie réservée aux autobus ou encore de la création d'une rue piétonnière. Comme pour l'évaluation des impacts à moyen et à long terme. «*Par exemple, avant de construire un nouveau pont qui coûte 250 millions de dollars, mieux vaut analyser les impacts. Même chose si on veut construire une autoroute à péage. Si cela coûte 40 millions de dollars, mieux vaut savoir ce qu'on aura ensuite comme revenus*», explique le chercheur.

Ces logiciels, qui permettent l'étude de différents scénarios pour réduire la congestion, peuvent avoir des impacts sociaux importants. «*La congestion dans les villes coûte très cher*, affirme M. Florian. *Par exemple, à Los Angeles, une personne qui se déplace au travail en voiture passe environ 87 jours par année dans la congestion. Si on arrive à gagner l'équivalent de 15 jours grâce à une meilleure planification des infrastructures de transport en commun et privé, je me dis que ce sont 15 jours de plus que les gens pourront utiliser pour améliorer leur productivité et leur qualité de vie.*»

Un intérêt commercial

Rapidement, Michael Florian a compris que les modèles qu'il développait avec son équipe suscitaient de l'intérêt. «*À la fin des années 1970 et au début des années 1980, personne au Canada n'avait développé de tels modèles. Nous avons alors décidé de développer nous-mêmes un prototype du logiciel EMME.*» Des projets-

pilotes ont été réalisés en Suède, aux États-Unis et au Québec et les résultats se sont avérés concluants. «*L'intérêt pour le logiciel était grandissant et nous avons finalement décidé de faire une entente avec l'UdeM pour créer l'entreprise INRO, qui allait développer, distribuer et vendre ces logiciels de planification des transports.*» Et, aujourd'hui, INRO compte 35 employés et plus de 30 partenaires dans différentes régions du monde pour distribuer ses logiciels.

Ainsi, Michael Florian s'est illustré en tant que professeur-chercheur, mais aussi en tant qu'homme d'affaires. C'est d'ailleurs le fait d'avoir pu mener ces carrières en parallèle qui a le plus satisfait le lauréat du prix Lionel-Boulet 2010. «*Relativement peu de professeurs font cela. Pour le faire, il faut se salir les mains! Parce que les critères d'excellence dans le monde universitaire sont très différents de ceux du monde industriel et commercial*», affirme-t-il.

Pourquoi, donc, avoir osé? «*Pour moi, c'était quelque chose de complémentaire. Je suis devenu professeur titulaire à 37 ans. Qu'allais-je faire durant le reste de ma vie? Seulement enseigner et écrire des articles scientifiques? Grâce à la commercialisation des logiciels, je voyais un moyen de rendre mes travaux utiles dans la pratique professionnelle.*»

Ainsi, le professeur a toujours mené deux carrières de front. «*Cela n'aurait jamais été possible si je n'avais pu compter sur une équipe formidable. J'ai délégué beaucoup, surtout en ce qui a trait à la gestion de la société*», précise-t-il.

Collaboratrice du Devoir

UdeM

TOUTES NOS FÉLICITATIONS!

La Faculté des arts et des sciences est fière de souligner la remarquable contribution de l'un de ses professeurs au développement du savoir.

Michael Florian
Récipiendaire du Prix du Québec Lionel-Boulet 2010
Professeur émérite
Département d'informatique et de recherche opérationnelle

Le prix Lionel-Boulet est la plus haute distinction remise par le gouvernement du Québec dans le domaine de la recherche et du développement en milieu industriel.

fas.umontreal.ca

Faculté des arts et des sciences

Université de Montréal

La Ville de Montréal félicite

Monsieur Bill Vazan

lauréat 2010 du prix Paul-Émile-Borduas, et est fière de le compter parmi les artistes de sa collection d'art public.

Montréal

PRIX DU QUÉBEC

Prix Georges-Émile-Lapalme

Lise Bissonnette offre en partage le bonheur de la culture

Elle a toujours un livre ou un magazine dans son sac. Si jamais son rendez-vous affichait quelques minutes de retard... «Le livre me rassure», dit-elle. Pas de retard, cette fois, au café. Le livre attendra. Plus volubile encore qu'autrefois, et occupée. Entre un jury littéraire, un doctorat en lettres à compléter à l'Université de Montréal, une chronique à la radio. Mille trucs. Elle n'aime pas rester les bras ballants. Retraitée? Oui et non.

ODILE TREMBLAY

La fondatrice de la Grande Bibliothèque du Québec et ex-directrice du *Devoir* a reçu tellement de prix au fil des ans que le Georges-Émile-Lapalme pourrait n'être qu'un laurier supplémentaire. «Mais ça me fait vraiment plaisir, assure-t-elle. Celui-ci porte sur le rayonnement de la langue française, qui est pour moi une question de culture. Servir la langue française, c'est garder sa culture vivante.» Le grand combat de sa vie.

Dans son Rouyn natal, ville minière abitibienne fondée en 1926, elle n'eut pas l'impression d'avoir grandi en Nouvelle-France, mais dans une sorte de Far-West poussé au XX^e siècle. Son père tenait un magasin d'objets recyclés. Sa mère lui apprit à lire et à écrire à quatre ans. «Ça n'a jamais arrêté.»

«Coupé de tout»

Le Rouyn de son enfance ne ressemblait pas à celui d'aujourd'hui. «On était coupé de tout. À la fin des années 1950, il n'y avait pas de bibliothèque, mais les Jeunesses musicales une fois par semaine et quelques ciné-clubs pour les garçons.» Maigre pitance. Elle a fait la moitié de son cours classique à Rouyn, puis l'école normale à Hull. Sans la bibliothèque Carnegie à Ottawa, elle serait passée à côté de bien des écrivains majeurs. La censure existait encore. Rousseau croupissait à l'index. Le rapport Parent était considéré comme subversif.

Sa dernière année d'école normale, Lise Bissonnette l'a faite à Montréal. «On sentait tout craquer. Le monde basculait. Je me suis inscrite à l'université en éducation.» Suivent les années d'études en Europe, puis le retour, toujours dans l'effervescence de la Révolution tranquille.

«La grosse différence entre hier et aujourd'hui est au niveau de l'action collective, qui n'est plus au rendez-vous. Je m'occupais des pages culturelles du Quartier-Latin. J'étais dans des mouvements étudiants et on y croyait.»

Notre époque d'individualisme exacerbé, elle voit le Québec rire beaucoup et s'interroger peu. «Il y a un mépris, une crainte des intellectuels qui se traduit par une perte de transmission culturelle. Mes parents n'étaient pas opposés à la culture. Qu'est-ce qui fait qu'on a créé une école secondaire dénuée de culture? On apprend aux jeunes à s'exprimer à travers les arts plastiques sans leur enseigner qui était Picasso. Un choix délibéré. Le Québec n'avait pas les racines pour se permettre d'aller aussi loin. Cela crée d'ailleurs une réaction chez la population. Les gens veulent cette transmission de la culture.»

Et en 1974... Lise Bissonnette ignorait qu'elle allait devenir journaliste. Mais, en 1974, un ami lui conseilla d'aller voir Claude Ryan au *Devoir*, car un poste de chroniqueur à l'éducation était ouvert. Ça marcha: le jour même, elle écrivait la manchette du journal. «C'est comme si j'avais été là depuis toujours.» L'avenir semblait sourire au quotidien. «Claude Ryan disait: «Le tirage du *Devoir* va augmenter puisque les jeunes seront massivement plus scolarisés». Mais ça s'est passé différemment. Le tirage du journal s'est maintenu et ce sont les autres médias, Le Journal de Montréal, Télé-Métropole, Radio-Canada, puis Internet qui ont profité de cette hausse de la scolarisation, laquelle a servi le divertissement populaire. Aujourd'hui, quand même, l'offre culturelle est très diversifiée, au théâtre, en littérature, partout. Je refuse de voir le futur en noir.» A l'université, elle côtoie des étudiants, parfois du premier cycle. «Ils vont au théâtre, lisent de la poésie. C'est mieux que c'était quand j'avais vingt ans.»

Des secteurs au *Devoir*, elle en aura couvert jusqu'en 1986: de chroniqueuse à l'éducation à rédactrice en chef, en passant par correspondante parlementaire à Québec, puis à Ottawa. Une querelle l'a poussée à démissionner. «Quand on m'a offert de diriger Le *Devoir* en 1990, il était en faillite. Ça prenait quelqu'un pour le fermer... Mais, si j'acceptais, c'était à mes conditions et j'en serais l'éditorialiste en chef. Une charge terrible. Plusieurs directeurs s'étaient succédés depuis 1978. On devait plus que ce qu'on valait.»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Lise Bissonnette ignorait qu'elle allait devenir journaliste...

Mais, en 1974, un ami lui conseilla d'aller voir Claude Ryan au *Devoir*, car un poste de chroniqueur à l'éducation était ouvert. Ça marcha: le jour même, elle écrivait la manchette du journal. «C'est comme si j'avais été là depuis toujours.» L'avenir semblait sourire au quotidien. «Claude Ryan disait: «Le tirage du *Devoir* va augmenter puisque les jeunes seront massivement plus scolarisés». Mais ça s'est passé différemment. Le tirage du journal s'est maintenu et ce sont les autres médias, Le Journal de Montréal, Télé-Métropole, Radio-Canada, puis Internet qui ont profité de cette hausse de la scolarisation, laquelle a servi le divertissement populaire. Aujourd'hui, quand même, l'offre culturelle est très diversifiée, au

théâtre, en littérature, partout. Je refuse de voir le futur en noir.» A l'université, elle côtoie des étudiants, parfois du premier cycle. «Ils vont au théâtre, lisent de la poésie. C'est mieux que c'était quand j'avais vingt ans.»

Des secteurs au *Devoir*, elle en aura couvert jusqu'en 1986: de chroniqueuse à l'éducation à rédactrice en chef, en passant par correspondante parlementaire à Québec, puis à Ottawa. Une querelle l'a poussée à démissionner.

«Quand on m'a offert de diriger Le *Devoir* en 1990, il était en faillite. Ça prenait quelqu'un pour le fermer... Mais, si j'acceptais, c'était à mes conditions et j'en serais l'éditorialiste en chef. Une charge terrible. Plusieurs directeurs s'étaient succédés depuis 1978. On devait plus que ce qu'on valait.»

Trois ans plus tard, *Le Devoir* a fermé momentanément et la convention collective du syndicat des journalistes en a pris un coup... Lise Bissonnette, considérée par plusieurs comme une dame de fer, estime avoir sauvé le navire et ses orientations. «À cette époque-là, le courant dans les médias était à la légèreté, à l'amusement, au lifestyle, à plus d'économie aussi, mais on a maintenu le meilleur de la tradition du *Devoir*.»

Comme éditorialiste, Lise Bissonnette a frappé souvent fort. Et son NON à l'Accord du lac Meech est resté dans les mémoires. «J'ai toujours été une souverainiste logique et le demeure, dit-elle. Psychologiquement, la chose est faite. Politiquement, non.»

Écrire

Lise Bissonnette est aussi la romancière derrière cinq ouvrages de fiction: *Marie suivait l'été*, *Choses crues*, etc. Elle a mis l'écriture en veilleuse, le temps de faire son doctorat à l'Université de Montréal, en lettres, sur Maurice Sand, le fils de George Sand, son écrivaine d'élection. «Je suis moi-même portée à écrire dans une veine un peu fantastique, où le surnaturel fait irruption dans le réel. Au XIX^e siècle, Maurice Sand, auteur très méconnu, s'y intéressait aussi.»

L'idée d'offrir à Montréal sa Grande Bibliothèque est née dans une de ses chroniques culturelles au *Devoir*. «J'ai fait ça comme une blague à Lucien Bouchard... Il est allé visiter la Grande Bibliothèque de Paris, a mijoté ça. En 1998, en juillet, deux ans plus tard, il m'a offert de la diriger. Ça s'est décidé en trois jours. J'ai quitté Le *Devoir*.»

À ses yeux, la Grande Bibliothèque est arrivée au bon moment. «On a eu le soutien des nouvelles technologies, la capacité de construire un lieu de vie au centre-ville dans un endroit rassembleur, propice aux débats, agréable, mais un peu sacré. On pouvait se mettre en réseau dans l'ensemble des bibliothèques du Québec, un objectif très important pour moi. Les résultats ont dépassé nos espérances: plus de personnes la fréquentent aujourd'hui qu'à son ouverture.» Quatre ans après l'inauguration, en 2009, cette nomade en a quitté la barre, fière d'avoir offert ce temple à sa société. «Je voudrais que tout le monde connaisse le bonheur que m'a apporté l'univers de la culture, venant d'où je viens...», conclut-elle.

Le Devoir



LES PRIX DU QUÉBEC

culture • science

2010

Les progrès de la société québécoise dans les domaines artistique, scientifique, économique et social sont le fait de plusieurs personnes. Parmi celles-ci, quelques-unes se sont distinguées plus particulièrement par leur contribution exceptionnelle à la discipline dans laquelle elles ont choisi de faire carrière. Nous sommes très heureux de reconnaître leur valeur en leur décernant la plus haute distinction accordée par le gouvernement du Québec dans les domaines de la culture et de la science.

Chers lauréats et lauréates, nous vous exprimons notre profonde gratitude et notre immense fierté de vous compter parmi les membres de notre communauté. Par votre travail passionné, inspiré par la recherche constante de l'excellence, vous prenez figure d'emblème du dépassement de soi.

Au nom de nos concitoyens et concitoyennes, nous tenons à vous remercier chaleureusement pour l'enrichissement que vous apportez à la connaissance dans des domaines qui assurent la vitalité de notre collectivité. Votre collaboration au rayonnement intellectuel du Québec mérite toute notre admiration.

Le ministre du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation

Clément Gignac

La ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine

Christine St-Pierre

FÉLICITATIONS!



LISE BISSONNETTE
JOURNALISME ET LITTÉRATURE
Prix Georges-Émile-Lapalme



MARIE CHOUINARD
DANSE
Prix Denise-Pelletier



NANCY J. ADLER
GESTION INTERNATIONALE
Prix Léon-Gérin



ANDRÉ D. BANDRAUK
CHIMIE INFORMATIQUE
Prix Marie-Victorin



FRANÇOIS-MARC GAGNON
HISTOIRE DE L'ART
Prix Gérard-Morisset



SUZANNE LEBEAU
DRAMATURGIE
Prix Athanase-David



MICHAEL FLORIAN
INFORMATIQUE
Prix Lionel-Boulet



LOUIS FORTIER
OCÉANOGRAPHIE
Prix Armand-Frappier



WERNER NOLD
CINÉMA
Prix Albert-Tessier



WILLIAM (BILL) VAZAN
ARTS VISUELS
Prix Paul-Émile-Borduas



MARK A. WAINBERG
VIROLOGIE
Prix Wilder-Penfield

Visionnez les entrevues avec les lauréates et les lauréats dans le site Web des Prix du Québec www.prixduquebec.gouv.qc.ca

Québec

PRIX DU QUÉBEC

Prix Marie-Victorin

André Bandrauk va plus vite que l'électron

Saisir l'infiniment petit grâce à l'infiniment rapide. Cette ambition semble réalisable grâce au laser, aux superordinateurs et aux théories d'un avant-gardiste: André D. Bandrauk. Avec sa démarche révolutionnaire dans l'utilisation des outils technologiques, le chimiste en est arrivé à inventer une nouvelle science, l'atoseconde, qui nous emmène dans une échelle de temps plus courte que la nano et la femto.

ÉTIENNE PLAMONDON ÉMOND

À 20 ans, il s'est produit un déclin lors de son entrée au Massachusetts Institute of Technology (MIT). «La première chose que j'ai vue, c'est un laser et un ordinateur. Je n'avais jamais vu ça au Québec. Il n'y en avait pas au Canada. J'ai tout de suite compris que ça, c'était l'avenir, que c'étaient deux outils essentiels pour l'avancement des sciences», se souvient André D. Bandrauk, quelques heures après la conférence de presse qui l'a proclamé lauréat du prix Marie-Victorin.

«Je savais que le laser intense s'en venait. La question se posait: si j'illumine un laser intense sur la matière, une molécule, qu'est-ce qui va arriver? Alors, j'ai commencé à étudier cela avec des ordinateurs puissants. J'ai fait des simulations et l'on est arrivé à cette conclusion que ces molécules vont réémettre des rayonnements.» Aujourd'hui, l'idée s'avère bien acceptée, mais, lorsqu'il a émis la théorie, le milieu scientifique s'est montré rébarbatif.

En 1981, M. Bandrauk a rédigé un article sur le sujet qui fut balayé du revers de la main. «If I do the experiment that Bandrauk proposes, my lab will blow up», lui a répondu l'un des arbitres.

«Les gens ne comprenaient pas le fait que les impulsions intenses, mais très courtes, ne détruisent pas la matière», raconte le titulaire de la Chaire de recherche du Canada en chimie computationnelle et photonique moléculaire. «On peut saturer complètement la molécule en énergie, puis elle émet des flashs comme une luciole. Ces flashs sont générés par les électrons», explique le chimiste.

Quelques années après avoir théorisé le phénomène, des laboratoires, ailleurs dans le monde, ont appelé M. Bandrauk après avoir testé expérimentalement les conclusions auxquelles il était arrivé grâce aux superordinateurs.

L'atoseconde

Aujourd'hui, son travail bénéficie d'une reconnaissance internationale. L'Académie des sciences de la Chine l'a d'ailleurs invité à donner un atelier en mai prochain. Après une pléiade de prix et de reconnaissances, M. Bandrauk poursuit une démarche qui vise à photographier et à filmer le mouvement des électrons.

Pour atteindre cet objectif, il faut de courtes impulsions laser. Très courtes, en fait. Des impulsions qui doivent être plus rapides que le mouvement de l'électron... qui prend 150 atosecondes pour faire le tour d'un atome. Plus petite que les échelles de mesure nano et femto, une atoseconde équivaut à un milliardième de milliardième de seconde. «En 2004, il y a un chercheur à Vienne qui a réussi à faire la première impulsion atoseconde. C'étaient 200 atosecondes. [...] Maintenant — il m'a écrit — il a réussi à faire 80 atosecondes.»

Cette avancée va révolutionner notre perception de l'infiniment petit. «L'impulsion atoseconde va nous permettre de voir ce que fait l'électron, et peut-être qu'on va examiner, explorer, la possibilité de contrôler l'électron, de lui dire ce qu'il faut faire», prévoit M. Bandrauk, qui considère qu'il s'avère vérifiable expérimentalement qu'un électron puisse se retrouver à plusieurs endroits au même moment, une idée qui déplaçait au célèbre Albert Einstein.

Des impacts énormes

Les possibles impacts de cette nouvelle science du minuscule relèvent du grandiose. «L'avenir que je vois, c'est qu'on va être capable de pousser



RÉMY BOILY

Le travail d'André Bandrauk bénéficie d'une reconnaissance internationale.

l'électron à l'intérieur de molécules. On va être capable de contrôler les réactions chimiques. Beaucoup de maladies sont dues à des problèmes de transfert d'électrons. Le laser atoseconde va devenir un outil indispensable pour la médecine», prophétise le chercheur de l'Université de Sherbrooke, qui souligne au passage l'importance du rôle des électrons dans le cancer de la peau. Entre autres hypothèses, M. Bandrauk croit que le laser atoseconde permettra éventuellement d'accomplir une fusion nucléaire, sans accélérateur de particules, à un moindre coût.

Il souligne aussi que cette science permettra d'emmagasiner plus d'informations, ce qui laisse entrevoir un pas de géant dans la technologie informatique. «C'est gigantesque, ce qu'on appelle la gamme de fréquences dans une impulsion atoseconde. Donc, on mettra beaucoup d'informations [...]. En informatique quantique, en ce moment, ils utilisent deux états électroniques. Avec une impulsion atoseconde, on va pouvoir mettre des centaines d'états. On pourra rendre les bits d'information plus performants.»

Aujourd'hui, par contre, il dit particulièrement s'intéresser à l'antimatière. «Il y a un seuil pour créer l'antimatière, c'est deux fois la formule magique d'Einstein — la masse multipliée par le carré de la vitesse de la lumière. Ça correspond à des énergies énormes. Les champs laser sont très proches de ces énergies. Je crois qu'avec des molécules on pourra sonder l'antimatière. Est-ce que ça va être utile? Je ne sais pas», admet-il. «Mais je veux le faire», s'empresse-t-il d'ajouter avec une curiosité insatiable.

L'homme, qui a excellé en mathématiques en même temps qu'il s'est passionné pour la chimie, tient à souligner que «le décloisonnement des sciences, c'est très important».

«Avec la croissance des connaissances, l'enseignement est de plus en plus cloisonné. On sépare la chimie, on sépare la biologie, la biochimie et la physique des mathématiques, s'inquiète M. Bandrauk. Et, pourtant, toutes ces disciplines devraient se parler, se rencontrer davantage.»

«Aujourd'hui, on a absolument besoin des mathématiques appliquées pour développer des algorithmes numériques de plus en plus efficaces, parce que les ordinateurs sont de plus en plus puissants», constate celui qui a convaincu, à l'époque, l'Université de Sherbrooke d'investir dans les superordinateurs. Un pari audacieux qui a permis à l'atoseconde, une nouvelle science, de voir le jour.

Le Devoir

Prix Athanase-David

La fructueuse révolte de Suzanne Lebeau

Traduite et jouée sur tous les continents, l'œuvre de Suzanne Lebeau met en scène les questions incontournables qu'on se pose depuis l'enfance jusqu'à la mort.

MICHEL BÉLAIR

Elle est émue, Suzanne Lebeau! Le fait de recevoir aujourd'hui, de ses pairs, un prix aussi prestigieux que l'Athanase-David la touche profondément. «C'est fabuleux! Je suis à la fois très émue et très fière qu'on me remette un prix littéraire pour des textes de théâtre: des textes de théâtre que j'ai écrits pour les enfants! Je vis cela comme une sorte de consécration pour le théâtre jeunes publics tout entier parce que, depuis 35 ans, mes pièces reposent sur mes rencontres et mon travail en atelier avec les enfants.»

L'ébullition tranquille

Pourtant, Suzanne Lebeau — dont le texte le plus récent, *Le bruit des os qui craquent*, a été joué à la Comédie-Française — a depuis longtemps l'habitude des prix. Ici comme en Europe et au Mexique, elle en a déjà reçu de fort importants, comme le Prix du gouverneur général, le Prix de la critique, jeunes publics, le Sony Labou Tansi des Lycéens, le Prix des Journées des auteurs de théâtre de Lyon, le Jack London, le Masque du texte original, le Prix Francophonie jeunesse, le Chalmers Children's Play Award... et plusieurs autres. Il y a déjà une dizaine d'années, l'Assemblée internationale des parlementaires de langue française lui a même décerné le grade de chevalier de l'Ordre de la Pléiade pour l'ensemble de son œuvre.

En fait, si vous avez suivi le moindre de son travail de Suzanne Lebeau, vous savez déjà qu'il n'y a pas de véritable surprise à ce qu'on ait d'abord considéré la haute tenue littéraire de ses textes pour lui remettre l'Athanase-David.

C'est un peu d'ailleurs parce que l'enfance était un territoire particulièrement négligé qu'elle a commencé à écrire pour les petits il y a 35 ans, quelque part au milieu des années 1970, en pleine Révolution tranquille. Par révolte, presque. «À l'époque, on faisait vraiment n'importe quoi quand on s'adressait aux enfants; on ne cherchait toujours qu'à les divertir et qu'à les amuser. Ou, au contraire, on se montrait très didactique dans le but de leur apprendre des choses. Les enfants n'existaient alors qu'en fonction de ce qu'ils allaient devenir. Comme s'ils n'avaient pas tous le mot "pourquoi" inscrit en permanence sur leurs lèvres dès qu'ils peuvent parler! Comme si nous n'avions pas avantage à partager ce territoire avec eux! Heureusement, tout cela a éclaté au cours des années 1970!»

Suzanne Lebeau parle de l'époque avec fougue, c'est le moins qu'on puisse dire! Il faut l'entendre raconter l'explosion culturelle et sociale qui survint ici avec la Révolution tranquille: elle parle d'une ouverture, d'une ébullition constante dans tous les secteurs, en art surtout, alors qu'elle se préparait à devenir comédienne. Et, après avoir étudié à l'École nationale de théâtre, elle joue toujours: on l'a vue dans *Rosencrantz et Guildenstern sont morts*, de Tom Stoppard, mais, à la fin des années 1960, c'était dans la cage à poules du vieux Théâtre d'Aujourd'hui. Mais elle sera aussi Colombine donnant la réplique à Gilles Maheu, dans un spectacle qui lui permettra d'approcher, pour la première fois sur scène, l'imaginaire des enfants. C'est un choc! Et c'est bien parce que les textes destinés aux jeunes publics lui semblent insipides et moralisateurs qu'elle décidera de se mettre à écrire pour les enfants.

Les grandes questions

«Dès le départ, j'ai souhaité établir un lien entre les enfants et l'art. Trouver une façon de me brancher sur leur soif de connaître et d'apprendre, pour partager aussi; parce que les enfants se posent les mêmes vraies questions importantes que nous nous posons toute notre vie durant. Eux aussi s'interrogent sur la vie, la mort, l'amour, l'injustice... Ils n'ont pas toujours les mots pour exprimer cela en



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

C'est un peu parce que l'enfance était un territoire particulièrement négligé que Suzanne Lebeau a commencé à écrire pour les petits il y a 35 ans.

termes clairs, bien sûr; mais, tout jeunes déjà, ils ressentent les choses qui se passent autour d'eux. À leur façon, ils sont conscients des grandes questions de fond qui agitent la vie des gens qui les entourent.»

Mais, avant de s'y mettre à temps plein, Suzanne Lebeau traverse les grandes eaux et travaille en Europe. D'abord avec Étienne Decroux, en France, puis en Pologne, où elle aborde la marionnette avant de revenir ici, de fonder Le Carrousel avec Gervais Gaudreault en 1975 et d'écrire, à peine quelques années plus tard, en 1979, un texte majeur du répertoire, *Une lune entre deux maisons*.

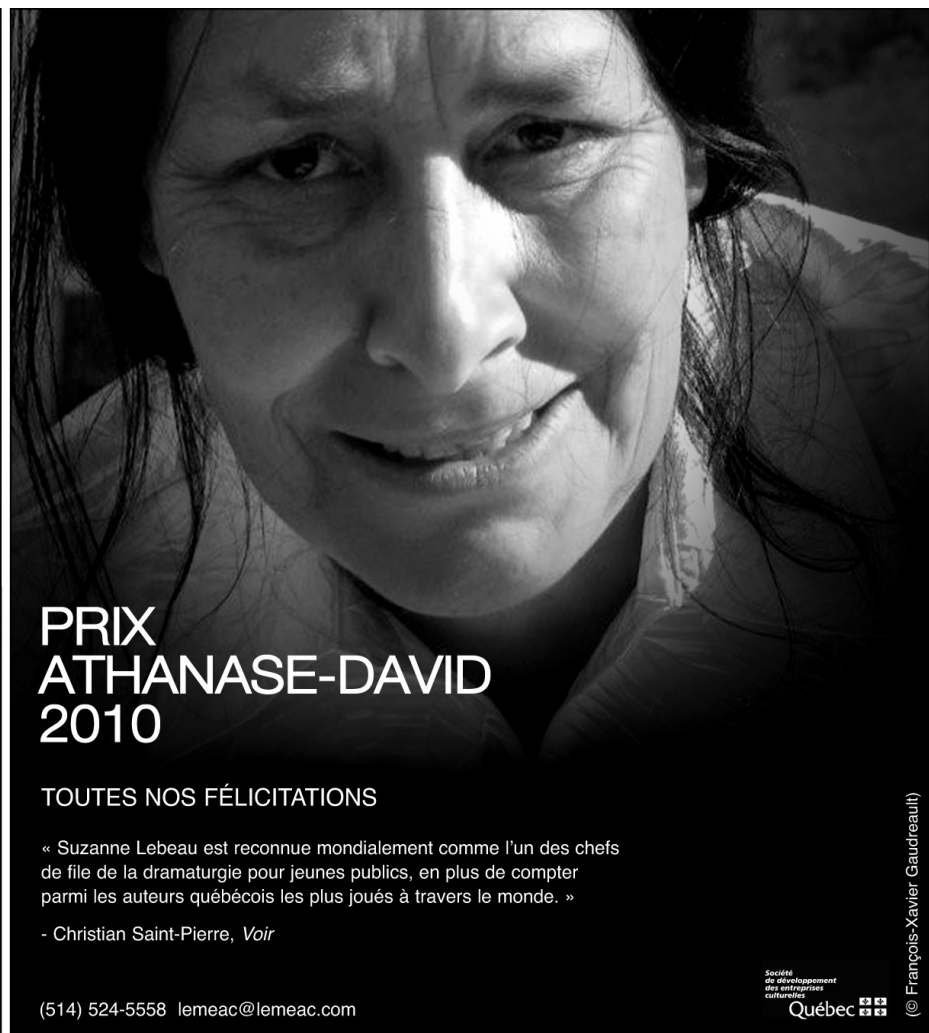
À l'époque, les diffuseurs se montrent frileux, et, de toute façon, on ne voit pas encore où l'on pourrait vraiment programmer du théâtre pour les enfants: on ne pense jouer la chose que cinq ou six fois... Aujourd'hui, 35 ans et plus de 25 autres spectacles plus tard, Le Carrousel aura joué *Une lune entre deux maisons* presque 700 fois, alors qu'on en a monté des versions différentes en plus d'une quinzaine de langues, un peu partout à travers le monde.

Très rapidement, la pièce devient un classique en France et Le Carrousel roule là-bas en accumulant les hommages et les prix de toutes sortes, mais surtout en faisant la preuve qu'une dramaturgie s'adressant aux tout-petits peut toucher des choses essentielles. La qualité exceptionnelle des textes de Suzanne Lebeau — on a déjà écrit qu'*Une lune entre deux maisons*, c'est un peu du Beckett pour les tout-petits — aura permis l'éclosion du théâtre pour les jeunes publics de tous les âges. Pas étonnant qu'elle soit devenue une des auteures québécoises les plus jouées sur la planète.

Depuis le début, donc, on le voit, ça ne déroute pas beaucoup au Carrousel et l'œuvre de Suzanne Lebeau continue d'accumuler les récompenses tout comme les impacts majeurs, entre autres au Mexique, où ses textes connaissent une carrière fabuleuse. Les grands succès se succèdent: *Contes d'enfants réels* en 1993, *Salvador* en 1994, *L'Ogrelet* en 1997, *Petit Pierre* en 2002 et *Le bruit des os qui craquent*, sur les enfants soldats, l'an dernier, sont partout accueillis comme de petits chefs-d'œuvre. Ne manquait plus pour couronner tout cela que le prix Athanase-David...

Le Devoir

SUZANNE
LEBEAU



PRIX
ATHANASE-DAVID
2010

TOUTES NOS FÉLICITATIONS

« Suzanne Lebeau est reconnue mondialement comme l'un des chefs de file de la dramaturgie pour jeunes publics, en plus de compter parmi les auteures québécoises les plus jouées à travers le monde. »

- Christian Saint-Pierre, Voir

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement en entreprises
Québec

Le Centre des auteurs dramatiques (CEAD)

félicite **Suzanne Lebeau**,
récipiendaire du **Prix Athanase-David 2010**
pour l'ensemble de son œuvre.



Cet honneur rejait sur tous les publics et principalement les enfants qu'elle a su toucher si profondément avec son écriture pour la scène. La rigueur de son art, son souci de justice et sa persévérance font d'elle un exemple à suivre.

Le CEAD a le bonheur de la compter parmi ses membres et nous en sommes très fiers.

www.cead.qc.ca



PRIX DU QUÉBEC

Prix Armand-Frappier

Louis Fortier est allé sur la banquise...

Quand on évoque la contribution scientifique de Louis Fortier, qui reçoit cette année le prix Armand-Frappier, nous vient en tête cette image d'un homme emmitoufflé au milieu de l'immensité immaculée de l'Arctique qui est à la barre de l'*Amundsen*, le brise-glace le plus sophistiqué du monde. Louis Fortier, grâce à qui la recherche arctique canadienne a désormais le vent en poupe, figure parmi les grands spécialistes du réchauffement planétaire qui ont observé que l'Arctique se transforme beaucoup plus rapidement qu'on ne le prévoyait.

PAULINE GRAVEL

Louis Fortier nous confie, en entrevue, que sa carrière n'est que la continuité de ses passions de jeunesse. Au Cap-de-la-Madeleine, où il a vécu son enfance, il aimait «jouer sur la banquise et surveiller les verveux de des pêcheurs installés sous la glace pour attraper les poulamons». Fasciné par les bateaux qui naviguaient sur le Saint-Laurent, il rêvait avec des copains de rénover une vieille barge de Consolidated Bathurst pour parcourir la rivière Saint-Maurice. Ce n'est donc pas un hasard si Louis Fortier est devenu amiral de l'*Amundsen* et s'il déploie des filets sous la banquise de l'océan Arctique pour capturer des morues arctiques qui ressemblent étrangement à des poulamons!

Dès son entrée à l'université, il se passionne pour les sciences marines et passe ses étés dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent comme technicien à bord d'un rafirot nolisé par le Groupe interuniversitaire de recherches océanographiques du Québec (GIROQ). Après une maîtrise sur le phytoplancton à l'Université Laval, il complète en un temps record un doctorat sur le zooplancton et les stades larvaires de poissons à l'Université McGill. Il effectue ensuite

un stage postdoctoral au célèbre Laboratoire de biologie marine de Plymouth en Angleterre. À son retour au Québec, il travaille brièvement à Pêches et Océans Canada, avant de revenir à son *alma mater*, où il est d'abord embauché en 1986 comme attaché de recherche. Il devient rapidement directeur du GIROQ, qu'il transforme en un «regroupement stratégique» dénommé Québec-Océan.

Eaux libres

Au sein de cette structure, il décroche sa première grosse subvention collective (980 000 \$ pour cinq ans), qui lui permet de réaliser sa première grande expédition internationale sur un navire allemand dans les eaux du Nord-Est, qui est une extraordinaire polynie, «une région de la mer du Groenland où, même en hiver, les eaux sont libres de glace et constituent un environnement propice pour tous les animaux, comme les bélugas et les narvals, qui ont besoin de respirer».

«Fort du succès que nous avons remporté lors de ce programme, nous avons mis sur pied un autre programme beaucoup plus important visant l'étude des eaux du Nord en territoire canadien, un programme où on menait le bal cette fois-ci, car les expéditions se passaient à bord d'un brise-glace



RÉMY BOILY

Louis Fortier estime que sa carrière n'est que la continuité de ses passions de jeunesse.

canadien appartenant à la garde côtière. Mais, lorsque la garde côtière nous annonce qu'elle ne pourra plus nous fournir de brise-glace pour notre prochaine expédition, c'est la catastrophe», se rappelle Louis Fortier, qui souligne que le Canada était alors le seul pays arctique qui ne possédait pas de brise-glace de recherche. Louis Fortier se tourne alors vers la Fondation canadienne à l'innovation (FCI), qui accordera au total 40 millions pour la transformation d'un brise-glace en plate-forme de recherche ultramoderne.

ArcticNet

Au moment où on s'aperçoit que le réchauffement planétaire aura d'énormes impacts de

natures diverses sur l'Arctique, Louis Fortier fonde ArcticNet, le Réseau de centres d'excellence pour l'étude de l'Arctique en mutation. «À partir de 2000, on a pris conscience que le réchauffement planétaire soulevait des problématiques au niveau des écosystèmes, des communautés inuites et de l'organisation du territoire. Les questions étaient transsectorielles, allant des sciences naturelles (changements dans l'environnement) aux sciences sociales et de la santé», explique le chercheur.

En regroupant plus de 145 chercheurs issus de 30 universités canadiennes et de huit ministères fédéraux qui œuvrent dans différents secteurs de la recherche, ArcticNet

«transforme en profondeur notre façon de faire de la recherche dans l'Arctique canadien». De plus, l'*Amundsen*, avec son équipement de pointe composé de sonars ultrasophistiqués, de sous-marins téléguidés et d'un puits d'accès interne permettant d'atteindre l'océan par l'intérieur du navire, «attire les chercheurs du monde qui désirent collaborer avec le Canada qui, en l'occurrence, a accès à plus du tiers du monde arctique. Nous collaborons régulièrement avec 15 pays, dont la France, l'Angleterre et l'Espagne, qui s'ajoutent aux pays jouxtant l'Arctique», fait savoir le maître d'œuvre de la revitalisation de la recherche canadienne dans l'Arctique.

Réchauffement

Les multiples expéditions que Louis Fortier a effectuées dans le Grand Nord lui ont permis de découvrir que les écosystèmes arctiques, qu'on croyait en dormance durant l'hiver, demeurent très actifs sous une banquise de trois mètres d'épaisseur et malgré la nuit polaire. «Les animaux arctiques (ours, phoques, morses et oiseaux) sont hyperspécialisés. Même le plancton, les bactéries et les virus sont spéciaux. C'est un monde à la limite de la survie. Mais si les conditions extrêmes du milieu se relâchent, la banquise régressera, la couche supérieure de l'océan se réchauffera, et alors les espèces hyperspécialisées disparaîtront et seront remplacées par des animaux plus généralistes venant de l'Atlantique et du Pacifique. On assistera alors à une perte de biodiversité importante», explique le scientifique, dont les travaux ont aussi contribué à mieux faire comprendre pourquoi et comment le réchauffement cli-

matique provoquait le rétrécissement de la banquise et à prévoir que «l'Arctique se transformera beaucoup plus rapidement que prévu».

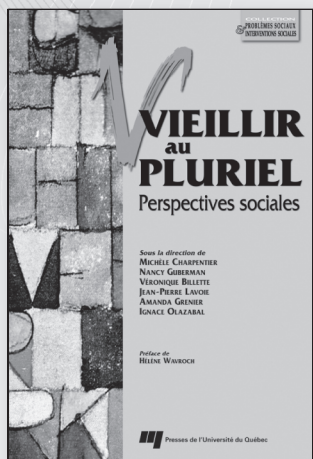
«Le portrait que nous tirons est que la transformation devrait aller très vite. Et on se sert de ce phénomène pour essayer de convaincre le grand public et les décideurs qu'il faut se dépêcher de réduire nos émissions de gaz à effet de serre (GES)», souligne Louis Fortier, qui consacre désormais l'essentiel de son temps à planifier de nouvelles expéditions, à rédiger des demandes de financement, à former des étudiants et à donner des conférences destinées au grand public.

Le chercheur avoue que, en vertu du mandat du Réseau de centres d'excellence, ArcticNet se doit de collaborer avec l'industrie pétrolière qui prospecte dans la mer de Beaufort. «De toute façon, ce serait complètement absurde de ne pas collaborer avec elle, car, en lui fournissant des données écologiques fiables, on sera en mesure d'effectuer une meilleure estimation des impacts potentiels de ses activités d'exploration sur l'environnement. Étant donné qu'on ne pourra pas se servir des carburants fossiles demain matin et que le raffinage du pétrole léger de très haute qualité que recherche l'industrie émet dix fois moins de GES que celui du charbon et cinq fois moins que celui des sables bitumineux, on est mieux d'encadrer cette exploration et ainsi de prévenir que l'industrie aille forer des puits exploratoires dans une zone cruciale pour la reproduction de la morue arctique, qui est au cœur de l'écosystème arctique.»

Le Devoir



Presses de l'Université du Québec



VIEILLIR AU PLURIEL

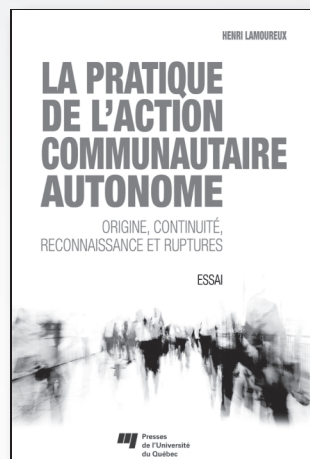
Perspectives sociales

Sous la direction de Michèle Charpentier, Nancy Guberman, Véronique Billette, Jean-Pierre Lavoie, Amanda Grenier et Ignace Olazabal

COLLECTION PROBLÈMES SOCIAUX ET INTERVENTIONS SOCIALES

Premier recueil francophone portant sur les différents aspects sociaux du (ou plutôt des) vieillissement, il réunit les savoirs scientifiques et cliniques de 45 spécialistes. Il porte le projet d'une société plurielle et inclusive, d'une société pour tous les âges où il fait bon vieillir.

532 pages | 48 \$



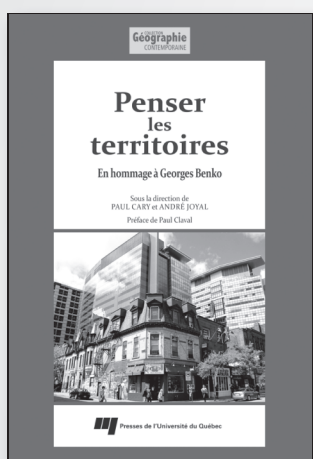
LA PRATIQUE DE L'ACTION COMMUNAUTAIRE AUTONOME

Origine, continuité, reconnaissance et ruptures

Henri Lamoureux

La connaissance des groupes communautaires québécois, de ce qu'ils sont et de ce qu'ils furent, est essentielle à la compréhension de notre société et des tensions qui l'ont marquée. Cet essai présente leur évolution, tant au plan organisationnel qu'en termes éthique et politique.

132 pages | 20 \$



PENSER LES TERRITOIRES

En hommage à Georges Benko

Sous la direction de Paul Cary et André Joyal

COLLECTION GÉOGRAPHIE CONTEMPORAINE

Analysant les plus récentes évolutions ayant trait aux territoires, des géographes, sociologues, économistes et historiens de l'Amérique et de l'Europe approfondissent les thèses du regretté Georges Benko (1953-2009). Ils rendent ainsi hommage à celui qui a contribué à la mise en place d'une nouvelle géographie socioéconomique.

384 pages | 39 \$



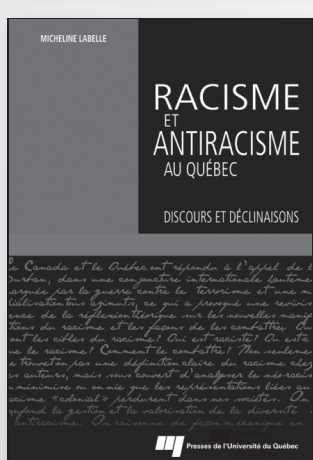
L'IMAGINAIRE DE L'ÊTRE ARTIFICIEL

Jean-François Chassay

COLLECTION APPROCHES DE L'IMAGINAIRE

L'imaginaire de l'être artificiel, ce double à travers lequel peut se lire l'Histoire de l'humanité, joue un rôle central dans la fiction, mais aussi dans le discours social. À partir de textes issus à la fois des arts et de la science, cette anthologie trace les contours de cette figure mythique.

248 pages | 29 \$



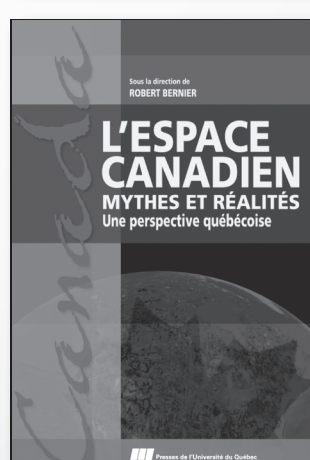
RACISME ET ANTIRACISME AU QUÉBEC

Discours et déclinaisons

Micheline Labelle

Analysant le discours de l'État québécois à propos du racisme et de l'antiracisme et les positions de divers acteurs sociaux sur le sujet, l'ouvrage permet d'appréhender les multiples manifestations contemporaines du racisme pour mieux les abolir.

212 pages | 29 \$



L'ESPACE CANADIEN

Mythes et réalités – Une perspective québécoise

Sous la direction de Robert Bernier

Quel portrait du gouvernement fédéral canadien peut-on dresser aujourd'hui ? Comment est-il perçu des Québécois ? Robert Bernier et ses collaborateurs ont entrepris de décrire cet espace canadien dans lequel nous évoluons, touchant aux sphères du commerce et de l'économie jusqu'aux affaires étrangères et la Défense.

556 pages | 65 \$

PRIX DU QUÉBEC

Prix Albert-Tessier

Werner Nold sort de l'ombre

La plus prestigieuse distinction dévolue au septième art va cette année au monteur Werner Nold, un pionnier qui fut l'un des principaux artisans du renouveau cinématographique québécois à l'ONF au début des années 1960.

FRANÇOIS LÈVESQUE

Je rejoins Werner Nold chez lui par un bel après-midi d'octobre. Une lumière ocre confère des accents mordorés à la nature engourdie qui entoure Habitat 67. Le fond de l'air est frais, mais la voix chaleureuse de mon hôte, entendue deux semaines plus tôt au téléphone, annonce un entretien plaisant.

Werner Nold vient de se voir décerner le prix Albert-Tessier en reconnaissance de sa contribution au cinéma québécois. Laquelle, il convient de le souligner, est immense. Monteur émérite à l'Office national du film pendant 35 ans, il a collaboré avec Pierre Perrault, Michel Brault, Gilles Carle, Claude Jutra, Jacques Godbout, Marcel Carrière, Denys Arcand et tant d'autres.

Lucette Lupien, une autre pilier du milieu, m'entraîne donc vers le solarium afin de me présenter à son compagnon des 43 dernières années. Werner Nold m'invite à m'asseoir, déjà lancé dans une anecdote merveilleuse ayant pour protagoniste le regretté Gilles Carle, ami très cher et collaborateur des premiers temps. Autant enclencher le magnétophone. Tout à côté, le nouveau chaton du couple nous couvre d'un oeil langoureux.

L'instinct très sûr de Werner Nold et sa compréhension intuitive du langage cinématographique lui ont assuré la fidélité des cinéastes-phares de l'ONF pour plusieurs œuvres: *Pour la suite du monde*, l'un des films dont il est le plus fier avec *Le Temps d'une chasse*, de Francis Mankiewicz, *La Vie heureuse de Léopold Z.*, *Entre la mer et l'eau douce*, *Champlain, IXE-13*, etc. Une loyauté éloquente. Jean-Claude Labrecque, un lauréat passé, pour qui Werner Nold a jadis effectué la tâche herculéenne de monter les 330 608 pieds de pellicule produits pour *Les Jeux de la XXI^e Olympiade*, a écrit: «Le prix Albert-Tessier, il le mérite depuis plusieurs années parce qu'il a été un maître pour les cinéastes du Québec.»

La poursuite d'un rêve

C'est en 1955, au début de la vingtaine, que Werner Nold quitte sa Suisse natale et vient s'installer au Québec, un diplôme de photographie en poche. Pourquoi la Belle Province, et pourquoi le montage? «J'ai développé très tôt une passion pour le cinéma», confie-t-il en prenant une gorgée de café. Enfant, un court métrage de Chaplin lui fait un tel effet qu'il court derrière l'écran dans l'espoir d'y rencontrer Charlot. «Cela s'est produit, des années plus tard. J'étais si intimidé que je n'ai rien trouvé à lui dire!»

À Montreux, il harcèle les pro-



RÉMY BOILY

L'instinct très sûr de Werner Nold et sa compréhension intuitive du langage cinématographique lui ont assuré la fidélité des cinéastes-phares de l'ONF pour plusieurs œuvres.

jectionnistes afin de voir comment fonctionne le projecteur. La magie du cinéma, Werner Nold veut la comprendre. À l'université, il découvre certains titres du lointain Office national du film. Parmi ceux-ci, *Corral*, de Colin Low. «C'était la première fois que j'avais conscience d'une caméra sans trépied.» Cette liberté technique le séduit, surtout qu'à l'époque le cinéma produit chez lui ne l'enthousiasme guère. «Des trucs historiques suisses-allemands très classiques», se souvient Werner Nold avec ennui. Qui connaît le travail du monteur a pu constater à maintes reprises que le classicisme ne fait pas partie de sa grammaire.

Bifurquer pour mieux s'épanouir

Le hasard faisant bien les choses, Werner Nold a une tante qui s'est installée à Baie-Comeau dans les années 1930. «On avait un peu correspondu, alors le Québec ne m'était pas étranger.» Arrivé à Montréal, il besogne et développe les clichés des autres. Il continue de pratiquer la photographie, jugeant son travail techniquement irréprochable, mais sans vie. Embauché à l'ONF en 1961, il se retrouve au montage un peu par hasard, beaucoup parce qu'il a une idée précise de la façon dont cela devrait être fait. L'histoire lui donne raison et, bientôt, les cinéastes se bousculent au portillon afin qu'il s'occupe de leur précieuse pellicule.

«J'ai pris conscience qu'en photographie, et même en réalisation, dont j'ai tâté, j'étais esclave des règles apprises. Un type pouvait capter un contre-jour très expressif avec son appareil photo, mais moi, à côté, je ne me le permettais pas parce qu'on m'avait enseigné que de photographier un contre-jour, cela ne se faisait pas.

À l'inverse, j'ai abordé le montage sans a priori et sans contrainte parce que je n'avais aucune formation dans le domaine.» Werner Nold se donne donc toute latitude d'expérimenter. Les résultats plaisent; on lui accorde une confiance absolue, sauf exception. En ces rares occasions où son doigt n'est pas apprécié, la collaboration sera sans lendemain.

Les honneurs, vraiment?

Décoré en 1985 de l'Ordre du Canada, Werner Nold entrecoupe son travail à l'Office national du film de sessions consacrées à l'enseignement à Montréal, à Chicoutimi et même en Floride. La transmission du savoir demeure pour cet ancien apprenti une valeur primordiale. L'année 1996 sonne l'heure de la retraite. La passion est toujours aussi bouillonnante, mais des problèmes de dos liés à des années passées assis à sa table de montage ne peuvent plus être négligés.

Le prix Albert-Tessier, Werner Nold n'a jamais cru qu'on le lui attribuerait. «Le montage est un travail de l'ombre, vous savez.» Certes, les projecteurs se braquent plus volontiers sur les acteurs et les cinéastes. N'empêche, la «troisième écriture d'un film», dit Orson Welles au sujet du montage, constitue une étape capitale dans la naissance d'une œuvre. À propos de Werner Nold, Claude Jutra dira: «Il a donné leur forme définitive à de nombreuses œuvres et parfois sa participation en tant que monteur a été telle qu'il a pu signer certains films en tant qu'auteur.» J'étais le magnétophone. Mme Lupien a déniché le film *Corral*. Tous autour de l'ordinateur, et félicitations!

Collaborateur du Devoir

Prix Gérard-Morisset

François-Marc Gagnon est «bordurologue» de naissance

Ce devait être, et ce fut, Dubuffet. Mais il y avait un certain Paul-Émile dont François-Marc Gagnon est devenu le biographe critique.

STÉPHANE BAILLARGEON

Tout se tient. À la porte de son bureau de directeur de la permanence de l'Institut de recherche en art canadien de l'Université Concordia, l'inépuisable professeur François-Marc Gagnon accroche une photo de son père Maurice, lui-même historien de l'art réputé, lui-même spécialiste de Paul-Émile Borduas.

«C'est une photo de mon père à l'École du meuble, où il était bibliothécaire et professeur d'histoire de l'art, explique le jeune septuagénaire. On le voit au milieu de ses livres. Cette photo a été utilisée dans une exposition au Musée des beaux-arts et, après, on me l'a donnée encadrée.»

François-Marc Gagnon est né au milieu de l'art, en 1935, à Paris en fait, où son père étudiait à la Sorbonne, où lui-même obtiendra son doctorat en 1972. Borduas, mais aussi les peintres Charles Daudelin, Alfred Pelland, Louis Muhlstock et Fernand Léger fréquentaient la résidence familiale de Montréal. Dès l'incipit de sa fameuse «biographie critique» du leader des automatistes (inédite tout simplement *Paul-Émile Borduas* et parue en 1978), le savant évoquait un souvenir datant de son âge préscolaire, alors que son papa l'entraînait vers l'atelier du peintre.

Ce travail pionnier sera d'ailleurs repris et corrigé prochainement, en anglais. «Je le relis et je le trouve très marqué par le structuralisme, critique le professeur. J'ai donc nettoyé tout ça, je l'ai mis à jour et j'ai utilisé les dernières recherches.»

Documenter

Premier et plus important bordurologue, il raconte être arrivé là au hasard des affectations dans le département naissant d'histoire de l'art de l'Université de Montréal. «J'avais consacré ma thèse à Dubuffet et je pensais enseigner l'art contemporain, explique-t-il. Le directeur, un Français, organisait son département en engageant un Autrichien, un Belge, un Italien, etc. Il n'avait pas de Canadien, alors il m'a embauché en me disant que je ferais l'art canadien. Il a ajouté: «Vous en ferez vite le tour, vous allez voir, ce n'est pas compliqué...»», ajoute M. Gagnon en imitant un accent franchouillard. Lui-même n'a jamais adopté celui de l'UdeM, réputé traîner entre Outremont et le 6^e arrondissement...

Le tour se poursuit. F.-M. Gagnon a pris le sujet par les deux bouts, fouillant les débuts de cet «art canadien» et ses formes plus récentes, en se concentrant sur les automatistes. On lui doit



RÉMY BOILY

François-Marc Gagnon est né au milieu de l'art, en 1935, à Paris en fait, où son père étudiait à la Sorbonne, où lui-même obtiendra son doctorat en 1972.

notamment l'étude complète du *Codex Canadiensis*, manuscrit de 79 pages illustré de 180 dessins, produit vers 1700, qui décrit les autochtones du pays, mais aussi ses plantes et ses animaux. L'ouvrage inestimable, conservé dans une collection américaine, peut maintenant être consulté en ligne grâce à l'Institut, au Gilcrease Museum (propriétaire du codex) ainsi qu'à Bibliothèque et Archives Canada.

L'autre volet central de son travail a pris de multiples formes. Outre la biographie, il a dirigé une importante rétrospective au Musée des beaux-arts en 1988 (au 40^e anniversaire de *Refus Global*) et *Chronique du mouvement automatiste québécois, 1941-1954*, la bible sur cette période charnière de la modernité artistique nationale.

Psychanalyser

«J'ai aussi des choses, dit le professeur. J'ai établi les faits le plus solidement possible. Cette base permet ensuite l'élaboration de théories et d'interprétations. [...] Je pense que c'est important de multiplier les lectures. Ce serait par exemple intéressant de lire une analyse psychanalytique étendue de certains artistes de cette période. Je viens de lire un article intéressant de Gilles Lapointe, de l'UQAM, sur les rapports maître-élève entre Ozias Leduc et Paul-Émile Borduas. On sent qu'il faut de la psychanalyse pour éclairer ça.»

Lui-même vient de pondre un article sur Marc-Aurèle Fortin pour une exposition importante à venir à Québec, parce que F.-M. Gagnon ne s'arrête jamais. «Je me suis intéressé aux rapports

du fils-peintre à son père-juge, un homme assez remarquable qui enseignait à McGill, spécialiste du droit urbain, et qui au fond avait des idées probablement beaucoup plus avant-gardistes que le fils, qui ne parle que de la campagne et qui va livrer un discours antimoderniste très stupide dans les années 1940», raconte-t-il, tout prêt à continuer une heure sur le sujet, s'il le fallait.

Il faudrait aussi une psychanalyse collective (Clotaire Rapaille, où est-tu?) pour comprendre les rapports du Québec avec ce temps. Après un je-m'en-foutisme généralisé et des commémorations de décennie en décennie de *Refus Global*, les consécration institutionnelles abondent maintenant autour des automatistes, réputés avant-courriers de la Révolution tranquille. En témoigne d'ailleurs l'embauche du professeur Gagnon en 2000 à l'Institut pour l'art canadien, après sa retraite de l'UdeM, où il devait vite s'occuper de «l'art canadien». En témoigne aussi ce prix Gérard-Morisset, qui récompense son immense travail dans le domaine du patrimoine.

«Je quitte l'Institut dans quelques mois, confie finalement le lauréat. Mais je ne m'arrêterai pas de travailler. Je vais continuer à donner des conférences et j'ai toujours aimé enseigner.» Et la dynastie Gagnon est déjà en relève, avec sa fille Iris qui a fait sa thèse en histoire de l'art elle aussi, sur le *land art*, précisément sur Bill Yazan, prix du Québec Paul-Émile-Borduas de cette année, puisque tout se tient...

Le Devoir

UN REMARQUABLE CHERCHEUR
UN COMMUNICATEUR HORS PAIR
UN PRÉCIEUX COLLABORATEUR
DU MUSÉE NATIONAL DES
BEAUX-ARTS DU QUÉBEC
UNE INSPIRATION POUR TOUS LES
HISTORIENS DE L'ART DU QUÉBEC

FÉLICITATIONS À

FRANÇOIS-MARC GAGNON

LAURÉAT DU PRIX GÉRARD-MORISSET

Musée
national des beaux-arts
du Québec

PARC DES CHAMPS-DE-BATAILLE, QUÉBEC
WWW.MNBA.QC.CA

Werner Nold

cinéaste-monteur lauréat
du prix Albert-Tessier 2010



L'ONF salue une carrière jalonnée
des plus grands films québécois.

Découvrez Werner Nold à ONF.ca/nold.



PRIX DU QUÉBEC



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Depuis ses débuts, «absolument rien n'a changé dans ma vision de la danse», affirme résolument l'artiste.

Prix Denise-Pelletier

Marie Chouinard a la danse devant elle

Déjà qu'elle fête les 20 ans de sa compagnie, voilà que Marie Chouinard, prêtresse de la danse contemporaine québécoise, remporte le prix Denise-Pelletier des arts de la scène. Une cerise sur le gâteau d'anniversaire.

CATHERINE LALONDE

Le prix Denise-Pelletier vient souligner l'ensemble de l'œuvre de Marie Chouinard: quinze ans d'abord et une trentaine de solos, et, sous l'étiquette de la compagnie, encore vingt ans et quinze œuvres. Un livre de poésie. Des films. Des scénographies aussi pour ses pièces, des éclairages. Si elle s'exprime surtout par la danse, Marie Chouinard est une touche-à-tout. «La création, c'est le passage à l'acte, explique pensivement l'artiste, parfois pesant longuement chaque mot, parfois répercutant vivement du tac au tac. C'est faire s'incarner une intuition. Il faut beaucoup, beaucoup de travail pour qu'à la fois cette intuition se révèle, qu'elle s'ouvre d'elle-même, et pour la communiquer.»

C'est par la peinture que Marie Chouinard a eu ses premiers coups de foudre artistiques. «Je pratiquais la danse parce que c'était extraordinaire pour mon être, mais je la trouvais inintéressante artistiquement, avoue-t-elle. Le lien s'est fait beaucoup plus tard, vers vingt et un ans.» C'est là, et avec le solo *Cristallisation*, qu'elle découvre qu'elle peut dire, par la danse, quelque chose qui lui est propre. Elle ne cherche alors ni à choquer, ni à déstabiliser, mais elle n'hésite pas à passer par ces voies pour trouver l'unicité de son langage, quitte à flirter avec la performance. Le choc que provoque sa vision lui vaudra le surnom de Marie Chien Noir, qu'elle récupérera comme titre de solo en 1982.

Avec *Les Trous dans le ciel*, en 1991, Marie Chouinard passe à

l'écriture de groupe. Depuis ses débuts, «absolument rien n'a changé dans ma vision de la danse», affirme résolument l'artiste. J'ai toujours cette démarche d'être au service d'une chose qui doit être révélée, une chose que seule moi je peux dire de cette manière. C'est un rôle de médium, être le passage, le vaisseau, et j'avoue que j'ai cette impression que, si je ne le fais pas, ça n'existera pas. Il n'y a jamais eu de rupture d'une de mes œuvres à une autre, même si chacune présente une facette différente. Même des solos à la compagnie, il n'y a pas eu de rupture. C'est comme écrire pour le piano ou pour un orchestre, c'est la même écriture! Et, dans le piano, il y a déjà l'orchestre», illustre-t-elle.

Tout l'œuvre

Pour les vingt ans de la compagnie, presque toutes les pièces de groupe de Marie Chouinard sont représentées à Montréal, plusieurs dans le cadre de Danse Danse. *Les Trous du ciel* et *Étude n° 1, Orphée et Eurydice* et *bODY_rEMIX/les_vARIATIONS_gOLDBERG* seront à la Place des Arts en avril prochain. Le solo *Les Feux dans la nuit* sera repris par Manuel Roque au Théâtre La Chapelle en mai. Et on pourra enfin voir *LE NOMBRE D'OR (LIVE)*, dernière création, à Montréal en novembre 2011, pour clore les célébrations. «C'est un peu comme si on était en tournée à Montréal!», se réjouit Marie Chouinard. *COMPAGNIE MARIE CHOUINARD COMPANY*, livre publié par les éditions du Passage, vient tout juste de sortir. Et la grande dame elle-même danse son solo *Gloires du matin*, à 8h,

invitant les spectateurs dans son studio de la rue de l'Esplanade, les 25 et 26 novembre.

Il y a un style Marie Chouinard: les dix danseurs de la compagnie sont généreux, articulés, forts en technique, en autorité et en présence. Plusieurs des interprètes qui ont tâté le matériel de Chouinard sont devenus des artistes importants, comme danseurs ou chorégraphes, qu'on pense à Dominique Porte, José Navas, Heather Mah, Andrew Harwood, Benoît Lachambre. Maintenant, Carol Prieur, qui est de la compagnie depuis 15 ans et vient d'être nommée danseuse de l'année par le magazine allemand *TANZ*, Lucie Mongrain et James Viveiros sont parmi les piliers. Que faut-il, pour être un danseur Chouinard? «Une grande virtuosité du bougé, mais sans maniérisme, car souvent la virtuosité vient avec des tics, comme des ports de tête. Les danseurs doivent être avides, curieux de découvertes, de remises en question: danser doit faire partie de leur quête, de leur vie, être une recherche de profondeur», analyse la rousse chorégraphe.

À cinquante-cinq ans, Marie Chouinard ne pense pas une seconde à arrêter. Bien au contraire. «À 120 ou 121 ans, je suis morte, il me reste donc jusqu'à 95 ans pour créer, ça me laisse encore 40 ans, se réjouit-elle, et, avec l'expérience, je suis plus rapide. Oh my God!, je veux faire encore beaucoup plus de pièces!» Elle ne pense pas à la relève chorégraphique, n'a pas l'intention de transmettre le relais. «On ne prend pas le relais de Basquiat. On ne prend pas le relais de Picasso. Il y aura d'autres créateurs, après. La vie fera vivre mes chorégraphies. Un Matisse, ça ne meurt pas», conclut-elle fermement.

Le Devoir

Prix Wilder-Penfield

Mark Wainberg donne la vie en héritage

On peut affirmer sans l'ombre d'un doute que les travaux du biologiste Mark Wainberg ont contribué à sauver des millions de vies. Ce lauréat du prix Wilder-Penfield, remis dans le cadre des Prix du Québec, est entre autres l'un des concepteurs du 3TC, l'un des médicaments les plus utilisés dans le monde pour combattre le VIH/sida.

CLAUDE LAFLEUR

Mark Wainberg est à plus d'un titre un personnage hors du commun, notamment comme directeur du Centre sur le sida de l'Université McGill, ainsi que pour ses prises de position courageuses. «Je me sens privilégié de faire partie de la génération de chercheurs qui est parvenue à transformer une maladie autrefois mortelle en une infection qui, à présent dans les pays du Nord, est une maladie chronique, dit-il. Les gens atteints du sida peuvent désormais espérer vivre jusqu'à 90 ans! C'est un progrès remarquable.»

Hasards

Le professeur Wainberg insiste toutefois pour donner le crédit de la découverte du 3TC à Bernard Belleau. «C'est ce chimiste qui a fait la synthèse du 3TC, dit-il. Pour ma part, je possédais les capacités de vérifier en laboratoire que cette molécule avait bien une activité antivirale. C'est pourquoi je figure comme coauteur des premières publications scientifiques. Mais, comme je le répète à tout le monde, ce n'est pas moi qui ai découvert le 3TC, c'est Bernard Belleau. Bien sûr, je suis très fier du rôle que j'ai joué dans sa mise au point.»

C'est par hasard que ce chercheur est devenu l'une des autorités mondiales concernant le sida. Mark Wainberg a en fait amorcé sa carrière une quinzaine d'années avant que le virus ne se manifeste, au milieu des années 1980. «J'ai commencé ma carrière en étudiant une forme de cancer causé par un rétrovirus, donc un virus du type de celui qui cause le sida», dit-il. En 1980, il va faire un stage à l'Institut de recherche sur la santé de Washington (D. C.). Là, il travaille auprès de Robert Gallo qui, quatre années plus tard, identifiera le virus du sida. «Immédiatement, M. Gallo m'a fourni un échantillon du virus ainsi que les anticorps et tout le nécessaire pour que je puisse



RÉMY BOILY

C'est par hasard que le chercheur Mark Wainberg est devenu l'une des autorités mondiales concernant le sida.

m'établir comme le premier chercheur au Canada à étudier le virus du sida», résume M. Wainberg.

À l'époque, personne n'imaginait à quel point ce virus fera des ravages. «Par contre, il me semblait qu'il était important de l'étudier et j'ai donc établi un laboratoire consacré au sida» à l'Université McGill, situé à l'Hôpital juif de Montréal. Le chercheur est par la suite approché par la société pharmaceutique Biochem Pharma afin de tester la molécule qui deviendra ultérieurement le fameux médicament 3TC.

Mark Wainberg est en outre l'un de ceux qui ont fait ressortir la nécessité de combattre le sida à l'aide d'un cocktail de médicaments. «On s'est rendu compte que le virus du sida peut muter rapidement et ainsi développer une résistance à tout médicament, y compris le 3TC, explique-t-il. Cette découverte nous a fait comprendre la nécessité de

VOIR PAGE F 8: WAINBERG

DANSE
DANSE

DANSE DANSE FÉLICITE
MARIE CHOUINARD
PRIX DENISE-PELLETIER 2010

LES SOLOS 1978-1998 DE MARIE CHOUINARD INAUGURAIT LA SÉRIE DANSE DANSE LE 21 OCTOBRE 1998. DEPUIS, DANSE DANSE A PRÉSENTÉ AVEC FIERTÉ PLUSIEURS ŒUVRES DE CETTE GRANDE ARTISTE. ELLE EST HEUREUSE D'ACCUEILLIR À NOUVEAU

LA
COMPAGNIE
MARIE CHOUINARD

AVEC PAS MOINS DE 3 PROGRAMMES DIFFÉRENTS.



ORPHÉE ET EURYDICE
7 AVRIL 2011



ÉTUDE N°1
+ LES TROUS DU CIEL
5 AVRIL 2011



bODY_rEMIX/les_vARIATIONS_gOLDBERG
9, 10 AVRIL 2011

Le RQD félicite
Marie Chouinard,
lauréate du prix
Denise-Pelletier 2010

REGROUPEMENT
QUÉBÉCOIS DE
LA DANSE



DANSEDANSE.NET
BILLETTS À PARTIR DE 24,69 \$
(avant taxes et redevances)

THÉÂTRE
MAISONNEUVE



laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

PRIX DU QUÉBEC

Prix Léon-Gérin

Nancy Adler impose l'art aux gens d'affaires

Professeure en gestion et en comportement organisationnel à la Faculté de gestion Desautels de l'Université McGill, Nancy J. Adler est aussi titulaire de la Chaire S.-Bronfman en gestion. Elle reçoit cette année le prix Léon-Gérin pour sa contribution aux sciences sociales.

PIERRE VALLÉE

Est-ce que l'art peut aider un gestionnaire d'entreprise à exercer un meilleur leadership et, par conséquent, une gestion plus avisée de l'entreprise? Selon Nancy J. Adler, non seulement la réponse est oui, mais cette nouvelle manière de faire lui apparaît inévitable. «*Seul le rapprochement de l'art et du leadership peut permettre de ralentir la cadence folle du milieu contemporain des affaires, précise-t-elle. L'art permet de créer un espace de réflexion et de beauté, qui sont des ingrédients nécessaires à un meilleur leadership.*»

Américaine de naissance, elle fait ses études universitaires à l'Université de la Californie à Los Angeles (UCLA), où elle obtient un baccalauréat en économie suivi d'une maîtrise en gestion des arts. En 1980, elle obtient son doctorat en développement des systèmes humains. La même année, elle entre à l'Université McGill. «*J'avais fait le tour de toutes les écoles de gestion aux États-Unis et aucune d'entre elles n'était intéressée par mes travaux. Seule l'Université McGill avait cette ouverture d'esprit, et lorsqu'on m'a offert un poste, j'ai aussitôt accepté.*»

Gestion interculturelle

Elle s'intéresse au concept de gestion interculturelle et ses recherches portent sur les travailleurs expatriés au moment de leur retour au pays. «*A cette époque, les multinationales possédaient des succursales outre-mer, mais la culture de ces entreprises demeurait essentiellement ethnocentrique. Je me demandais comment l'expérience vécue à l'étranger par les employés expatriés était appréciée et intégrée dans la société mère.*»

Ses travaux ont démontré clairement que les entreprises faisaient généralement peu de cas de cette expérience acquise à l'étranger. «*Les entreprises n'y accordaient pas d'importance. Leur démarche de gestion était anthropologique. Elles s'intéressaient à essayer de comprendre comment, par exemple, les employés japonais travaillaient entre eux, plutôt que de s'intéresser à la façon dont leurs*



RÉMY BOILY

Le plus récent projet de Nancy Adler est celui du rapprochement entre les arts et le leadership.

employés travaillaient avec les Japonais. Il n'y avait pas de stratégie globale. La diversité culturelle n'est pas un problème à régler, mais plutôt un avantage que les entreprises doivent mettre à profit en créant une synergie culturelle.» Une manière de faire aujourd'hui révolue, en partie grâce à ses travaux.

Dans les années 1990, elle s'intéresse principalement au domaine des ressources humaines, toujours dans le cadre du fonctionnement des entreprises internationales. «*Mes recherches ont démontré que la gestion des ressources humaines accusait beaucoup de retard en comparaison avec*

le développement des stratégies d'affaires. Si les entreprises étaient capables d'envisager des stratégies d'affaires de façon globale, la gestion des ressources humaines était multinationale, c'est-à-dire pays par pays. Il n'y avait pas de stratégie globale en matière de gestion des ressources humaines.»

Une erreur qui nuisait à la réussite des entreprises. «*Par exemple, près de 50 % des coentreprises internationales échouaient. Ce n'était pas le produit qui était en cause, ni la technologie ni la recherche et le développement, mais c'était plutôt la gestion des ressources humaines qui était responsable de l'échec.*

«*On avait négligé de mettre en place une stratégie globale de gestion des ressources humaines capable d'assurer que tout le personnel, peu importe d'où il provenait, s'entendait et aimait travailler ensemble.*»

Les arts et le leadership

Son plus récent projet est celui du rapprochement entre les arts et le leadership. Jeune fille, Mme Adler a étudié le violon, mais, au fil des ans, elle avait mis de côté toute pratique artistique. Il y a une vingtaine d'années, elle a décidé de renouer avec l'art, mais cette fois-ci dans le domaine des arts visuels. D'ailleurs, ses œuvres ont fait l'objet d'expositions.

«*Pendant des années, je gardais séparés ma pratique des arts visuels et mon travail de chercheuse en gestion. Mais, vers 2000, je suis devenue de plus en plus frustrée par les conversations que j'avais avec les chefs d'entreprise. Le langage des affaires était devenu un langage déshydraté qui souvent se confondait avec celui des rapports annuels et les chefs d'entreprise ne connaissaient que ce vocabulaire. Il était impossible de parler de façon plus générale et surtout de parler de ce qui pourrait être fait de meilleur et même de bien.*»

D'où l'idée de rapprocher le leadership et les arts. «*L'artiste, en particulier l'artiste visuel, développe son regard, ce qui lui permet de mieux voir et saisir la réalité qui l'entoure. Ensuite, on traite souvent l'artiste de naïf. Mais il faut souvent être naïf pour entretenir l'espoir. Et l'artiste doit aussi faire preuve de courage, malgré l'adversité, s'il veut créer. Et inventer nécessite du courage et ne peut se faire si on tient compte uniquement des impératifs du marché. Si on est incapable de reconnaître la beauté dans le monde, comment pouvons-nous imaginer de nouvelles perspectives et de nouvelles façons de faire et d'exercer son leadership?*»

Ce changement d'attitude chez les leaders du milieu des affaires lui apparaît indispensable, d'autant plus si on aspire à une société qui veut faire sienne le développement durable. «*La communauté d'affaires possède beaucoup de pouvoir dans notre société, certains diront de façon disproportionnée, et elle a en son sein une multitude d'habiletés. L'objectif du développement durable et par conséquent d'une meilleure société me semble impossible à atteindre sans la contribution de la communauté d'affaires. Mais, pour que cela arrive, il faut qu'elle change sa manière de concevoir le leadership. Et les arts sont un moyen d'y arriver.*»

Collaborateur du Devoir

WAINBERG

SUITE DE LA PAGE F 7

«*combiner plusieurs médicaments. Ainsi, en recourant à trois médicaments à la fois, nous contrecarrons à 99 % les possibilités de développement d'une résistance, parce que le virus ne peut plus muter. Or un virus qui ne mute pas ne peut pas développer une résistance.*»

Combattre les injustices

Malgré un bilan scientifique remarquable, Mark Wainberg espère qu'on se souviendra de lui pour une toute autre réalisation. «*Si vous me demandez ce que j'ai fait de plus important dans la vie, émet-il, je vous répondrai: l'organisation du congrès mondial sur le sida qui s'est tenu en Afrique du Sud en l'an 2000! Eh oui, parce que c'est lors de cette conférence que nous avons convaincu les politiciens du monde entier que nous ne pouvons pas vivre dans un monde où ceux qui habitent les pays riches ont accès à des médicaments qui sauvent la vie, alors que ceux qui vivent dans les pays du Sud n'y ont pas accès.*»

Tout en poursuivant sa carrière de chercheur, Mark Wainberg avait en 1998 assumé la présidence de l'Association mondiale contre le sida. C'est donc à ce titre qu'il a présidé à l'organisation du congrès de l'an 2000. «*A la suite de cette conférence, les pays du Sud ont eu accès aux mêmes médicaments que dans le Nord*», dit-il avec satisfaction.

Sans cesse Mark Wainberg dénonce une multitude d'injustices. C'est ainsi qu'il défend la communauté gaie. «*Je suis un homosexuel, dit-il, et le sida m'a permis de tisser des liens avec des hommes gais. Cela m'a permis de voir à quel point il s'agit d'une communauté qui enrichit énormément la société.*»

«*Or, récemment, en collaboration avec une collègue, j'ai publié un article dans une revue médicale canadienne en faveur du droit des hommes gais à donner du sang. Or vous ne pouvez pas imaginer le nombre de lettres et de courriels que j'ai reçus me disant que je suis fou et que les gais n'ont aucun droit de vivre! J'ai été renversé.*»

«*Jamais je n'hésite à exprimer*

mon opinion, poursuit-il. Chaque année, je publie au minimum six ou sept articles d'opinion, en anglais comme en français... et notamment dans Le Devoir.»

C'est ainsi que, à titre de Montréalais issu de la communauté anglophone, il prend fait et cause pour le français. «*Je ne comprends pas pourquoi nous devons continuer d'avoir un système d'éducation en anglais au Québec, lance-t-il. Pour ma part, je favorise un seul système pour tous, le français devrait être la langue commune de tout le monde qui habite ici. Mais, bien sûr, on devrait aussi enseigner l'anglais, afin que tout le monde parle les deux langues, ce qui est une richesse.*»

Selon lui, il ne fait aucun doute qu'on devrait faire tout ce qu'il faut pour préserver la langue et la culture francophones au Québec. «*Franchement, je ne comprends pas pourquoi les fédéralistes n'adoptent pas une telle plate-forme, dit-il. Je trouve les débats actuels ridicules... Ça n'a pas de bon sens!*»

Collaborateur du Devoir

Félicitations à nos lauréats du Prix du Québec 2010

Nancy J. Adler

Lauréate du Prix Léon-Gérin en sciences humaines et sociales

Chercheuse, chef de file – et peintre – Nancy Adler est professeure titulaire à la Faculté de gestion Desautels et titulaire de la Chaire Samuel-Bronfman. Son travail dans les domaines de la gestion interculturelle et du leadership mondial lui a valu une renommée internationale. Ses travaux de recherche et ses interventions auprès des organisations ont eu un impact sur la pratique et l'enseignement de la gestion.



Mark A. Wainberg

Lauréat du Prix Wilder-Penfield en recherche biomédicale

Premier chercheur canadien à œuvrer précisément en recherche sur le VIH-sida, Mark Wainberg est professeur au Département de microbiologie et d'immunologie et directeur du Centre SIDA McGill. Il a ciblé le 3TC comme traitement antiviral et s'est démarqué par son dévouement auprès des plus démunis aux prises avec le VIH.



L'Université McGill est reconnue pour sa prééminence en enseignement supérieur et en recherche, dans de multiples domaines. Nos chercheurs font partie d'une communauté remarquable qui contribue au savoir et au bien-être de la société, au Québec et ailleurs dans le monde.

Le succès fait partie du programme

L'Université de Sherbrooke est très fière de compter dans sa communauté universitaire cette sommité internationale, dont les recherches ont un impact extraordinaire dans de nombreux domaines des sciences pures.

Félicitations!

USherbrooke.ca

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Le professeur André D. Bandrauk est un pionnier et un leader mondial dans le contrôle et la transformation de la matière par la technologie du laser ultrarapide. Ce père de la science de l'attoseconde reçoit cette année le prix Marie-Victorin, la plus haute distinction attribuée par le gouvernement du Québec dans le domaine des sciences de la nature et du génie.